

maient et ne les craignaient pas. Ils voulaient la liberté de leur patrie sous un gouvernement ferme, et une monarchie légitime. Aucun d'eux n'a versé le sang de son roi : loin de lui, ils n'ont pas pu le défendre. Ils ont eu horreur de ce crime, et ils l'auraient vengé.

C'est à ceux de ces braves vétérans, dont l'âme héroïque a résisté à tous les genres de séduction que l'anarchie leur a présentés pour en faire les satellites de la tyrannie, à éclairer les jeunes conscrits, à les ramener aux vertus militaires, à la vraie gloire, et à les rendre à leur patrie. C'est au sénat, au tribunat, au corps législatif, aux administrations à rappeler autour d'eux ces légions invincibles pour renverser avec le moins de commotion possible les courtisans du Corse, les vils et cruels instrumens de sa tyrannie. On verra, avec surprise, combien ils sont peu nombreux et combien ils seront peu fidèles à leur idole dès que la nation aura expliqué sa volonté par ses organes.

Attendra-t-on que tous les peuples de l'Europe se réunissent contre ce moderne Attila que le prestige d'invincibilité ne soutient plus; que l'Allemagne, au désespoir, s'insurge en corps de nation, et ferme la retraite; que les peuples de l'Ouest et du Midi se joignent aux ennemis du Nord et de l'Est; que les Hollandais et les Suisses secouent un joug de fer? Alors il sera trop tard. Si c'est par les armes des Russes et des Allemands que Buonaparté reçoit le châtiment de son ambition